

Le Cavalier solitaire

David Berlinski

AVANT CELA, IL N'Y AVAIT RIEN, DU MOINS POUR MOI, puis, dans un instant merveilleux, le ciel voûté, d'un bleu clair. Je levais les yeux depuis ma poussette, et sous moi, celle-ci se balançait de haut en bas, ses ressorts en fer grinçant doucement.

Dans l'ensemble, ce n'était pas un mauvais début.

Je ne me souviens pas quand j'ai réussi à sortir de ce landau pour me retrouver dans un parc à bébé où, comme ma mère me l'a assuré des années plus tard, je tapais avec enthousiasme sur les barreaux en bois à l'aide d'une tasse en fer-blanc.

La pièce était grise, les murs, je crois, de la couleur du sable mouillé, et à côté de mon parc se trouvait un piano à queue Blüthner noir, aussi grand qu'un requin géant, dont les dents d'ivoire blanc brillaient quand le couvercle était ouvert et semblaient guetter quand il était fermé. J'avais appris la leçon que tout enfant apprend : si je faisais suffisamment de bruit, je pouvais convaincre ma mère de me sortir de ma cage et de m'asseoir par terre.

Une nette amélioration.

Je savais ramper, mais pas marcher.

Je me débrouillais.

Quand ma mère commençait à s'exercer, je rampais sous le piano et m'y installais, satisfait, la couche pleine. C'est ainsi que j'ai découvert une grande partie du répertoire pianistique, notamment Chopin ; et mes parents remarquaient souvent que je chantais déjà bien avant même de savoir parler. Ils étaient convaincus que j'avais un don pour la musique, jusqu'à ce que j'apprenne suffisamment d'anglais pour leur prouver le contraire. Quand, des années plus tard, j'ai demandé à ma mère si j'avais eu un talent musical quand j'étais enfant, elle n'a pas hésité une seconde.

« Absolument pas », m'a-t-elle répondu.

Mes parents sont arrivés aux États-Unis vers la fin de l'année précédant ma naissance, mais je ne sais pas pourquoi New York leur semblait être une ville à la fois surpeuplée, sale, sombre, mesquine, laide et agressive. C'était peut-être à cause de la famille.

Mais il est plus probable que mes parents, qui avaient grandi dans une Allemagne que l'on pouvait traverser à cheval en trois jours, n'avaient absolument aucune idée de l'étendue et de la diversité des États-Unis.

Je n'en avais absolument aucune idée.

Ils avaient traversé l'Atlantique à bord du Marqués de Comillas ; et bien que le navire battît pavillon espagnol, il constituait une cible alléchante tant pour les Anglais que pour les Allemands, car chaque camp était convaincu que, en bombardant ce petit navire bringuebalant, il toucherait l'autre. Le navire traversait l'Atlantique en zigzag, une manœuvre d'esquive qui, je suppose, ne trompait personne, sauf le capitaine.

Marseille avait été une ville chaude, poussiéreuse et dangereuse, mais en Espagne, comme mes parents s'en souvenaient, ils avaient souvent souffert de la faim, et lorsqu'ils montèrent enfin à bord du navire, ils furent submergés par la nourriture.

Il y en avait tellement.

Ma mère ne pouvait rien avaler car elle avait le mal de mer, et même lorsque la mer était calme, elle ne pouvait rien manger car elle souffrait de nausées de grossesse.

Mon père se souvenait toujours avec fierté de la façon dont il avait supporté son propre mal de mer tout en ignorant celui de ma mère.

Mes parents se sont installés au nord de Manhattan, dans un quartier de cette vieille bande d'île un peu lugubre appelée Inwood. Le quartier était presque exclusivement germanophone, et, tout petit, à peine âgé de deux ou trois ans, j'en suis apparemment venu à conclure que l'allemand était la langue nationale des États-Unis et que l'anglais, avec ses sons étranges et cliquetants, était une sorte de dialecte malheureux que les Irlandais avaient adopté de l'autre côté de la frontière – plus précisément : de l'autre côté de Broadway.

New York était notre Eldorado à tous, et bien avant ma naissance, je comprenais déjà très bien que la ville était le centre ptolémaïque de l'univers.

Depuis la fenêtre de notre salon, je pouvais voir Inwood Park, une chaîne de collines boisées qui, selon ma mère, abritaient encore plusieurs tribus indiennes, vivant toutes cachées et dont la plupart étaient effrayantes. Et lorsque j'ai été assez grand pour être attaché à une poussette, j'en suis tout naturellement venu à conclure que le fleuve – l', l'Hudson, bien sûr, large, lent, argenté et nauséabond – marquait la fin

du continent américain et peut-être même de l'univers.

Mes parents n'ont jamais dit le contraire. Eux aussi y croyaient.

Situé à l'extrême nord de Manhattan, Inwood est bordé à l'ouest et au nord par l'Hudson et la Harlem River. Avant même de savoir parler, je sentais que ces fleuves – l'Hudson, qui coulait tranquillement, et la Harlem, qui déferlait en rugissant – incarnaient un ordre ancestral, reptilien, fondé sur l'eau et non sur la terre. Ils formaient un beau contraste avec les rangées interminables d'immeubles d'habitation solides et imposants, qui, bien qu'ils aient un effet apaisant, étaient néanmoins relativement récents. Il y eut d'abord les Indiens Lenape, de grands cueilleurs de coquillages et pêcheurs, puis les Néerlandais, ensuite les Irlandais et enfin, pour nous, les Juifs allemands.

Inwood jouxtait deux grands parcs. Le parc de Fort Tryon s'élevait en une sorte de colline et était encore couvert de chênes sombres, d'ormes, de hêtres et de frênes épars, qui fleurissaient brièvement au printemps, paraissaient lourds, sombres et poussiéreux en été, et resplendissaient en automne dans une mer de couleurs frénétiques. Mes parents faisaient souvent remarquer qu'ils n'avaient jamais connu en Europe un automne comme celui des États-Unis, et lorsque j'ai déménagé à Paris, où en septembre les feuilles se réduisaient simplement à une bouillie jaune et moisie, j'ai compris ce qu'ils voulaient dire. Dans les années 1920, un groupe de fous avait reconstruit pierre par pierre un monastère français à Fort Tryon Park, où il se dressait dans une absurde majesté.

Mes parents n'aimaient pas le Fort Tryon Park, et je ne me souviens pas qu' , on m'y ait jamais emmené ; et lorsque, quelques années plus tard, j'ai eu le droit d'aller seul

dans l'un des deux parcs, je ne me souviens pas avoir jamais choisi le Fort Tryon Park. J'avais sans doute intuitivement saisi ce que mes parents avaient immédiatement remarqué : que le Fort Tryon Park était le lieu de rencontre d'innombrables exilés allemands qui arpentaient les allées goudronnées dans de lourds costumes trois-pièces allemands, toujours en cravate, ou s'asseyaient sur les bancs verts dans une incompréhension grave – des hommes petits, rondouillards et trapus qui fixaient le vide ; des médecins à qui l'on avait refusé l'autorisation d'exercer leur profession à New York ; et bien sûr aussi des dentistes, prisonniers à jamais du souvenir de l'hygiène allemande et des dents en or ; des peintres paysagistes d'Europe centrale, en manque de paysages d'Europe centrale et pour qui le majestueux fleuve Hudson ressemblait à de l'eau qui coule ; des maîtres de divers savoir-faire techniques obscurs, notamment en matière de machines-outils, dont les normes propres n'étaient plus reconnues dans une société américaine où la rapidité primait infiniment sur la rigueur ; et surtout des écrivains qui, bien qu'ils maîtrisassent suffisamment l'anglais pour se débrouiller, ne perdraient jamais leurs racines. À de très rares exceptions près, les Allemands à l'accent n'apprendraient jamais à écrire en anglais de telle sorte que le résultat soit autre chose qu'une traduction germanique élaborée, avec des propositions subordonnées s'accumulant derrière un verbe principal isolé ; aucun de ces émigrés allemands ne parvint jamais à faire ce que Vladimir Nabokov avait réussi à faire, à savoir se réinventer dans une autre langue, laisser l'allemand derrière lui comme une simple enveloppe et, d'un seul mue dans son cocon, émerger en anglais tel un papillon nouvellement formé ; et même Thomas Mann, qui s'était installé à Los Angeles et en aimait le soleil, bien

qu'il fût sans aucun doute capable de commander un cheeseburger à la satisfaction d'une serveuse à San Bernardino, n'aurait jamais pu, même dans un million d'années, écrire un paragraphe dans un anglais compétent et idiomatique.

Le représentant qui sonnait à notre porte environ une fois par semaine constituait une exception dans ce tableau par ailleurs déprimant. Il était originaire de Berlin et parlait avec un accent vif qui, comme je le comprenais déjà enfant, était bien loin du dialecte saxon négligé dans lequel mes parents se laissaient aller à la maison. Il avait sans doute été un écrivain mineur à Berlin, moins connu que Mascha Kaléko, mais quelqu'un qui rédigeait des textes tout aussi légers. Je doute fort qu'il ait jamais appris l'anglais. Petit et soigné, il semblait vif et insouciant à la porte d'entrée, et, étonnamment, il avait toujours dans sa petite mallette d'échantillons, soigneusement rangée, quelque chose de précieux que ma mère ne trouvait pas si facilement ailleurs : des linges en mousseline, des maniques, des crochets, des aiguilles et du fil, des pinces à sourcils, des élastiques, de la colle, des tampons, des épingles à cheveux. Du lundi au vendredi, il faisait du porte-à-porte dans le quartier et, grâce à son bavardage rapide et apparemment plein d'humour, il gagnait la confiance des femmes au foyer les unes après les autres, jusqu'à ce qu'il devienne évident, quelques mois plus tard, qu'il avait réduit ses visites à domicile à trois jours par semaine. Comme nous l'avons appris plus tard, il avait décidé d'ouvrir une boutique de bric-à-brac au sud de Broadway, avant de disparaître un jour sans laisser de traces, pour réapparaître, à un moment donné dans les années 1950, presque comme un personnage mythique, non pas à New York, mais à Miami. Sur une photo qu'il avait envoyée à ma mère, il renaissait en parfait Américain : tenue décontractée

extravagante, un énorme cigare à la bouche, en arrière-plan une villa aux allures de palais, à ses côtés son épouse manifestement américaine et trois enfants assis sur ses genoux. Il avait un sens des affaires hors du commun, et lorsque, un demi-siècle plus tard, je tombai par hasard sur sa nécrologie, j'appris d'une part qu'il n'avait jamais rêvé de retourner en Europe, et d'autre part qu'il était mort en homme très riche.

Le parc d'Inwood était un peu moins civilisé. Pas étonnant. Il abritait les derniers vestiges de la forêt originelle qui recouvrait autrefois Manhattan, et était donc considéré par mes parents et presque tout le monde comme un endroit assez sauvage. On y trouvait de nombreuses formations rocheuses écailleuses et la même diversité d'arbres magnifiques qu'au Fort Tryon Park, mais l'endroit avait quelque chose de sinistre, presque comme si les Indiens Lenape avaient trouvé refuge dans l'une des nombreuses grottes du parc – qui m'étaient bien sûr strictement interdites – et qu'on pouvait encore les y croiser, en train de préparer leur vengeance contre les Néerlandais.

En été, quelques jeunes voyous aimaient allumer dans le parc de petits feux qui s'éteignaient d'eux-mêmes, ce qui alarmait inévitablement ma mère lorsqu'elle se tenait à la fenêtre du salon et regardait le feu vaciller, scintiller puis s'éteindre. Dès que j'ai été assez grand pour qu'on me laisse sortir sans laisse, je me suis immédiatement joint à ces vauriens, et quand je rentrais à la maison en sentant la fumée, ma mère pensait que je m'étais roulé dans la boue.

Toute la vérité, exactement telle qu'elle s'est déroulée.

Un jour, la langue anglaise m'est apparue comme un fantôme – parfaite, riche, accueillante et fabuleuse. Quoi que j'aie pu chanter auparavant, j' , j'ai

immédiatement renoncé au chant au profit de la parole. C'est une décision que je n'ai jamais regrettée. Comment j'ai bien pu réussir à convaincre ce fantôme de laisser tomber son voile enfumé et de se mettre au travail, je l'ignore. Mes parents avaient quitté l'Allemagne pour la France en 1932. Après quelques mois à Paris, durant lesquels ils se sont mutuellement assuré que le français était une langue étrange, pleine de grognements incompréhensibles, de halètements et de murmures, ils ont appris à aimer cette langue et la culture qu'elle représentait.

Moi aussi.

Ils parlaient couramment le français.

Moi aussi.

Ils avaient appris le français au lycée en Allemagne, et ma mère, au moins, avait de solides connaissances en grammaire française. Mais tous deux considéraient l'anglais comme une acquisition totalement inutile, à l'image d'un manteau de fourrure acheté au Sahara, et lorsqu'ils sont arrivés à New York, ils ne disposaient que de quelques mots, qu'ils prononçaient tous de travers. Ils ont fini par parler couramment l'anglais. Bien sûr. Mais si l'initiation à l'anglais est facile, la langue est difficile à maîtriser, et aujourd'hui encore, je ne sais pas vraiment quelle langue nous parlions tous les trois et comment j'ai réussi à sortir de ces conversations fragmentaires avec une maîtrise de l'anglais digne d'un locuteur natif, tout en étant encore dans ma couche.

Cela reste un mystère.

Tout aussi mystérieux est le fait que mes parents, bien qu'ils aimassent la langue

française, n'aient jamais prononcé un mot de français pendant mon enfance et soient toujours revenus à l'allemand à la maison.

L'épicerie fine préférée de mon père et tolérée par ma mère s'appelait Seligs ; elle était si proche de notre appartement que, dès que j'ai su marcher sans aide, je suivais consciencieusement ma mère lorsqu'elle remontait Sieman Avenue et tournait à droite dans Dyckman Street.

C'est ainsi que nous entrions dans l'Allemagne impériale.

Selig lui-même avait quitté l'Empire avant même la Première Guerre mondiale pour offrir la haute culture de la cochonnerie impériale aux réfugiés désorientés qui affluaient désormais vers le nord de Manhattan. Ils se réjouissaient de trouver dans ses petites boutiques étroites des pains de seigle empilés, des saucisses grandes et petites, du salami hongrois, de la salade de pommes de terre, des trucs à l'aspect gras, un choix infini de légumes marinés et du hareng à la crème, le tout exposé ou entassé en montagnes. Selig lui-même, un petit homme trapu au visage comme de la fonte vieillie, possédait, comme cela me semble encore aujourd'hui, un don presque surnaturel pour le calcul. Pour calculer le montant des achats, il n'avait besoin ni de caisse, ni de papier, ni de stylo. Il regardait simplement ce que ma mère avait rassemblé et posé sur le comptoir, ou ce qu'il avait lui-même pêché dans ses cuves, et après quelques claquements de langue étranges, il pouvait donner un montant qui, d'emblée, convenait à toutes les personnes concernées : ma mère, qui ne remettait jamais ce montant en question, Selig, qui ne se remettait jamais en question, et moi, qui me tenais là, à peine plus grand que deux pieds, et qui attendais avec impatience que toutes ces choses dégoûtantes que mes parents préféraient pour

des raisons insondables soient emballées dans deux sacs en papier marron huilés que ma mère ramenait à la maison, serrés dans ses deux bras – semblait tout à fait plausible.

À l'autre extrémité de cet axe culinaire se trouvait la pâtisserie Nash, une très bonne mais très chère imitation d'un café viennois et un lieu de rencontre pour d'innombrables exilés. Le long et étroit couloir présentait d'un côté les triomphes artistiques de cet art pâtissier autrichien, dans lequel la crème fouettée – la vraie, bien sûr, et non cette pâle imitation américaine – était traitée comme si une colline était sa forme géométrique naturelle et le chocolat l'espace suprême dans lequel elle devait être nichée. Le couloir débouchait ensuite sur une petite pièce encombrée de tables et de chaises, lieu où les écrivains allemands, perdus dans une langue étrangère, se réunissaient avec satisfaction pour bavarder. Pour ma part, je n'ai jamais aimé tout ça, je dois l'avouer, les pâtisseries et les gâteaux, et ce n'est que maintenant, alors que la sagesse rayonne de moi comme la chaleur d'un four brûlant, que je reconnais la supériorité profonde et incontestable de la pâtisserie autrichienne par rapport à ses variantes françaises excessivement élaborées.

Je me suis rendu compte que quelque chose n'allait pas. Je ne parvenais pas à exprimer mes sentiments, et quatre-vingts ans plus tard, je n'y parviens toujours pas. Mon besoin le plus profond, enfant, était de trouver une identité, alors qu'autour de moi se trouvaient des personnes dont le besoin le plus profond était de ne pas perdre une autre identité. Les désirs s'opposaient sans cesse, et avec le sens aigu et acéré d'un enfant, je voyais les points de conflit partout. Mon père était franc, joyeux, énergique, extrêmement travailleur et, par nature, indifférent aux détails culturels.

Ma mère, rusée et rebelle, refusait de le comprendre. Je n'avais pas d'idée précise de ce qu'était une crêpe, mais j'avais vu une image représentant trois crêpes dorées, soigneusement empilées sur la face avant d'un paquet de préparation pour crêpes Aunt Jemima. Aunt Jemima elle-même y figurait également, arborant un large sourire, mais l'expression de ses yeux sombres trahissait sa méfiance envers les imitateurs. Ma mère utilisait certes cette préparation elle aussi, mais elle s'en servait pour faire des crêpes fines, croustillantes et le plus souvent brûlées, qui ne ressemblaient en rien à la pile dorée dont Aunt Jemima m'avait assuré qu'elle était exactement ce que je voulais vraiment.

Les années 1942 à 1945 furent des années de guerre aux États-Unis. Je n'avais certes aucun point de comparaison, mais mes parents, qui avaient vu la France en ruines et l'avaient quittée, amers, désabusés et affamés, avaient sûrement dû être étonnés de voir comment cette nation immense, riche, puissante, paisible et isolée se mobilisait pour le combat avec un geste presque nonchalant de puissance et d'autorité impériales.

Mon père avait été enrôlé dans l'armée américaine en 1941 ou 1942, mais les officiers américains, qui connaissaient son passé dans la Légion étrangère et savaient qu'il allait bientôt devenir père, décidèrent qu'il servirait au mieux les intérêts de l'armée en formant les nouvelles recrues aux arts martiaux. À l'époque, il ne parlait pas anglais, tout au plus quelques phrases apprises par cœur, et n'avait absolument aucune idée du système militaire américain. Ce système reposait sur l'hypothèse que les forces armées américaines mèneraient le combat avec une puissance si écrasante que l'habileté ou la ruse seraient superflues.

Alors, pourquoi se donner tant de mal ?

Pour un homme qui avait combattu en France avec une mitrailleuse Hotchkiss de 1916 à refroidissement par urine, ce fut une véritable révélation. Pendant un certain temps, en 1942, mon père a entraîné des recrues à Brooklyn selon les méthodes alors en vigueur dans la Légion étrangère française – et ce, en français.

D'innombrables soldats irlandais ou italiens saluaient alors leurs officiers en tournant leurs paumes vers l'extérieur.

Un ordre est un ordre.

À un moment donné dans les années quarante, une radio d'occasion fit son apparition dans notre appartement. L'appareil se trouvait dans un grand coffret en bois brun, qui présentait des éclats et des rayures. En bas, sur la face avant, se trouvaient deux gros boutons en bois : l'un pour allumer et éteindre la radio, et l'autre pour régler les stations. Juste au-dessus des boutons, derrière une vitre, se trouvait l'échelle rectangulaire sur laquelle était gravée une série de chiffres décimaux mystérieux (77,5, 95,3, etc.) et qui comportait une aiguille de réglage blanche en forme de flèche de harpon, que l'on pouvait faire passer d'un chiffre à l'autre avec une dignité solennelle à l'aide du bouton de réglage.

Mes parents considéraient la radio comme un appareil étrange, et bien qu'ils fussent encore dans la trentaine, ils la manipulaient avec une incertitude manifestement liée à leur génération : ma mère était trop hésitante lorsqu'elle changeait de station, et mon père carrément agressif.

J'ai tout de suite pris le coup de main.

J'étais comme ensorcelé. Dès que j'allumais la radio, le long cadran de réglage se mettait à briller d'une faible lueur jaune terne, jusqu'à ce qu'il prenne finalement l'éclat mûr d'une machine pleinement consciente d'elle-même. Le son plein et riche qui s'échappait de la radio était au début inévitablement un peu irrégulier : plein, oui, riche, oui, mais pas encore tout à fait centré à mes oreilles, ce qui m'amena – tandis que ma mère écoutait avec indifférence – tournai le bouton de réglage avec une lenteur torturante, d'abord au-delà du point magique de douceur maximale, puis en revenant en arrière, jusqu'à ce qu'une série d'ajustements de plus en plus fins me permette de le régler exactement sur le centre lumineux de l'un de ces chiffres décimaux, après quoi le son jaillit alors, clair et pur, de cette simple boîte en bois.

Je ne me souviens pas avoir été une seule fois étonné qu'une voix humaine sorte d'une boîte en bois. En revanche, j'étais fasciné par les accents américains marqués et carrés que prenaient ces voix, et mes parents, je suppose, étaient ravis de constater que, lorsque ces voix de la radio emplissaient la pièce avant l'heure du coucher, je m'endormais en quelques minutes.

Pendant longtemps, la radio a été la source à la fois de ma vie sociale et de ma vie imaginaire. Les personnages n'étaient que des voix, et ils parlaient tous avec ce même accent américain fascinant et infiniment subtil – à tel point qu'à l'âge adulte, je m'efforçais de parler avec cet accent, tout comme je souhaitais ardemment, en français, avoir la voix de Fabrice Luchini, et en allemand, celle de Klaus Maria Brandauer. Enfant, je ne savais bien sûr pas que ces émissions de radio étaient très bien réalisées et que les comédiens étaient des professionnels absolument ; mais je

percevais dans ces voix fugaces quelque chose de cette même autorité artistique que j'entendais chaque fois que ma mère ou mon père jouaient du piano. Ce n'était pas quelque chose que j'aurais jamais pu imiter.

Je le savais déjà depuis tout petit.

La plupart du temps, la radio et moi formions un duo isolé, mais il y avait une émission qui amusait ma mère avec une certaine mélancolie détachée. Elle s'intitulait « Baby Snooks » et, autant que je m'en souviene, mettait en scène une actrice dont la voix était si envoûtante qu'elle semblait jaillir de la radio en une cascade rayonnante – si légère et si aérienne que, lorsque, des années plus tard, j'ai vu pour la première fois un ruisseau au printemps, j'ai instinctivement compris ce que Fanny Brice avait voulu dire.

Fanny Brice !

Ce nom me revient comme une vague de réminiscences après quatre-vingts ans. Et cela vient même de l'au-delà. Ma mère et moi avions écouté l'émission semaine après semaine avec un amusement discret, puis, tout à coup, elle avait cessé d'être diffusée.

J'étais désemparée.

On aurait dit que Fanny Brice était tombée malade. Pendant plusieurs semaines, nous avons toutes les deux attendu avec espoir qu'elle se remette.

Mais cela ne s'est jamais produit.

Outre cette émission, qui promettait des moments de joie partagée, ce sont surtout les deux séries radiophoniques « The Shadow » et « The Lone Ranger » qui se sont

profondément ancrées dans ma mémoire . « The Shadow » commençait toujours de la même manière, avec une voix grave comme le fond d'une tombe qui, semaine après semaine, posait la même question : « *Who knows what evil lurks in the hearts of men ?* »

Qui sait quel mal se cache dans le cœur des hommes ?

C'était une phrase aux nuances infinies, à tel point qu'elle dégageait un sentiment bien particulier de possession démoniaque, car dès que la question était posée, la réponse suivait immédiatement : « *The Shadow knows* » – suivie à son tour d'un rire maniaque.

J'étais bien trop jeune pour saisir le sens littéral de la question ou de sa réponse, et donc bien trop jeune pour comprendre le mal qui se cache dans le cœur des hommes ; mais le rythme anglais de ces deux phrases m'a profondément captivé.

C'est toujours le cas aujourd'hui.

L'autre émission de radio que j'écoutais dans le confort et l'intimité de ma chambre s'intitulait « The Lone Ranger ». Elle commençait par la grandiose fanfare orchestrale de l'ouverture de « Guillaume Tell » – la première musique orchestrale que j'avais jamais entendue et qui suffisait amplement à me bouleverser. Je suppose que mes parents savaient que j'écoutais la radio avant de m'endormir, même si je gardais pour moi ce que j'avais entendu ; mais j'imagine aussi que s'ils avaient entendu l'ouverture de « Guillaume Tell » résonner à travers la porte fermée de ma chambre, ils se seraient dit avec satisfaction que je commençais enfin à m'intéresser à la musique.

J'en ai tout de suite saisi l'essentiel. Le Lone Ranger portait un masque ; il chevauchait sur un cheval nommé Silver, à qui il répétait sans cesse « Hi Ho Silver », et il avait un acolyte indien taciturne dont la tâche principale consistait à grogner de temps à autre en signe d'approbation.

Je n'arrivais jamais à rester éveillé assez longtemps pour suivre le déroulement d'une histoire en particulier ; mais j'avais tout de même une idée générale de toutes les histoires. Ce n'était pas difficile. Le Lone Ranger était très occupé à démasquer divers malfaiteurs, puis à contrecarrer leurs plans.

Cela, c'était clair.

Mais ce qui stimulait mon imagination jusqu'à la saturation, c'était la position du Lone Ranger dans l'infini géographique imaginaire au-delà de l'Hudson – à mes yeux, un territoire tout aussi vierge qu'il avait dû paraître aux colons qui, à une époque lointaine, s'étaient mis en route vers le soleil couchant, quelque part à l'ouest de l'Hudson.

Le Lone Ranger s'était retrouvé au Texas.

Jusque-là, je comprenais.

Et comme c'était un ranger, il était en quelque sorte lié à toute une série d'autres rangers – des Texas Rangers, pour être précis ; et cela aussi me semblait tout à fait logique. D'un autre côté, ce lien n'allait que jusqu'à un certain point. Le Lone Ranger était, après tout, le ranger solitaire, même si, enfant déjà, je comprenais bien que le fait qu'il fût toujours en compagnie de Tonto portait légèrement atteinte à son magnifique isolement, ce qui constituait une petite faille dans la construction par

ailleurs inébranlable de son personnage.

Je comprenais très bien que le Lone Ranger portait une paire de pistolets argentés aux poignées en ivoire, et – tant l’imagination d’un enfant par ailleurs muet est grande – je savais d’une manière ou d’une autre que Tonto ne portait rien de tel sur lui.

« The Lone Ranger » m’a profondément marqué. L’ouverture de « Guillaume Tell » me semblait ouvrir une perspective plus vaste et plus grandiose que la mienne ; et lorsque, bien des années plus tard, je traversai l’Ouest américain – à l’époque où celui-ci était encore l’Ouest américain –, je reconnus, avec un éclair rétrospectif de confirmation, que mes impressions initiales étaient tout à fait justes. *C’était* une vue magnifique et grandiose.

Mais « The Lone Ranger » a eu un autre effet : il a déclenché un processus très enfantin d’associations farfelues. En ce qui concernait les devoirs professionnels du Lone Ranger, j’étais tout à fait de son côté. Il était là pour remettre les choses en ordre.

Tant mieux pour lui.

Mais à cet égard, il ressemblait à mon père, qui jouait un rôle important dans ma vie non seulement parce qu’il était mon père, mais aussi parce qu’il était, entre autres, le légionnaire Berlinski et qu’il s’était auparavant beaucoup occupé à traquer divers malfaiteurs pour ensuite contrecarrer leurs plans.

Je ne savais rien de la guerre ni de ce qu’elle signifiait ; mais le Lone Ranger et les différentes incarnations militaires de mon père étaient liés par une sorte de

similitude freudienne, suffisamment claire dans mon esprit pour éveiller d'abord le soupçon, puis la certitude que le Lone Ranger n'était qu'une autre incarnation de mon père – et non, bien entendu, le Lone Ranger lui-même. Je ne pouvais en aucun cas imaginer mon père dire « Hi Ho Silver », pas plus que je ne pouvais l'imaginer prendre le métro de l'IRT en compagnie d'un Indien à demi nu nommé Tonto.

Cette identification allait bien au-delà de ces détails insignifiants. Elle reposait sur l'idée que mon père appartenait à une communauté d'hommes, tous des Texas Rangers, qui incarnaient chacun à leur manière ces qualités passionnantes et viriles que le Lone Ranger – du moins, c'est ce que m'assurait l'animateur de radio – incarnait tout particulièrement.

Mon père aussi.

Mon père devait faire partie de ce groupe, et si ce n'était pas du Lone Ranger lui-même – à cause de cette histoire avec Tonto et ce « Hi Ho Silver » légèrement affecté –, du moins aux Texas Rangers, une communauté de personnages dont l'identité collective était suffisamment forte pour réduire à néant toutes les différences de temps, de lieu et de langue, ainsi que même des différences secondaires telles que le fait que mon père ne possédait pas de cheval et n'aurait de toute façon pas su le monter s'il en avait eu un.

Pendant très longtemps, peut-être des semaines, j'ai gardé secrète son identité, par ailleurs cachée. C'était peut-être le premier secret cognitivement complet que je possédais. La principale motivation pour trahir un secret, comme le remarque le Dr Johnson, est la joie de pouvoir révéler qu'on nous a confié ce secret. Je n'étais vraiment pas capable de résister à la tentation de . Lorsqu'une de nos voisines m'a

demandé d'un air tout à fait innocent quel était le métier de mon père, j'ai répondu immédiatement et avec une grande conviction qu'il était Texas Ranger.

« Vraiment ? », demanda-t-elle avec un sourire indulgent. « Un Texas Ranger ? »

« Vraiment », ai-je dit.

Quatre-vingts ans se sont écoulés depuis cette conversation. Et au plus profond de moi, je n'ai jamais changé d'avis.

« Vraiment. »